

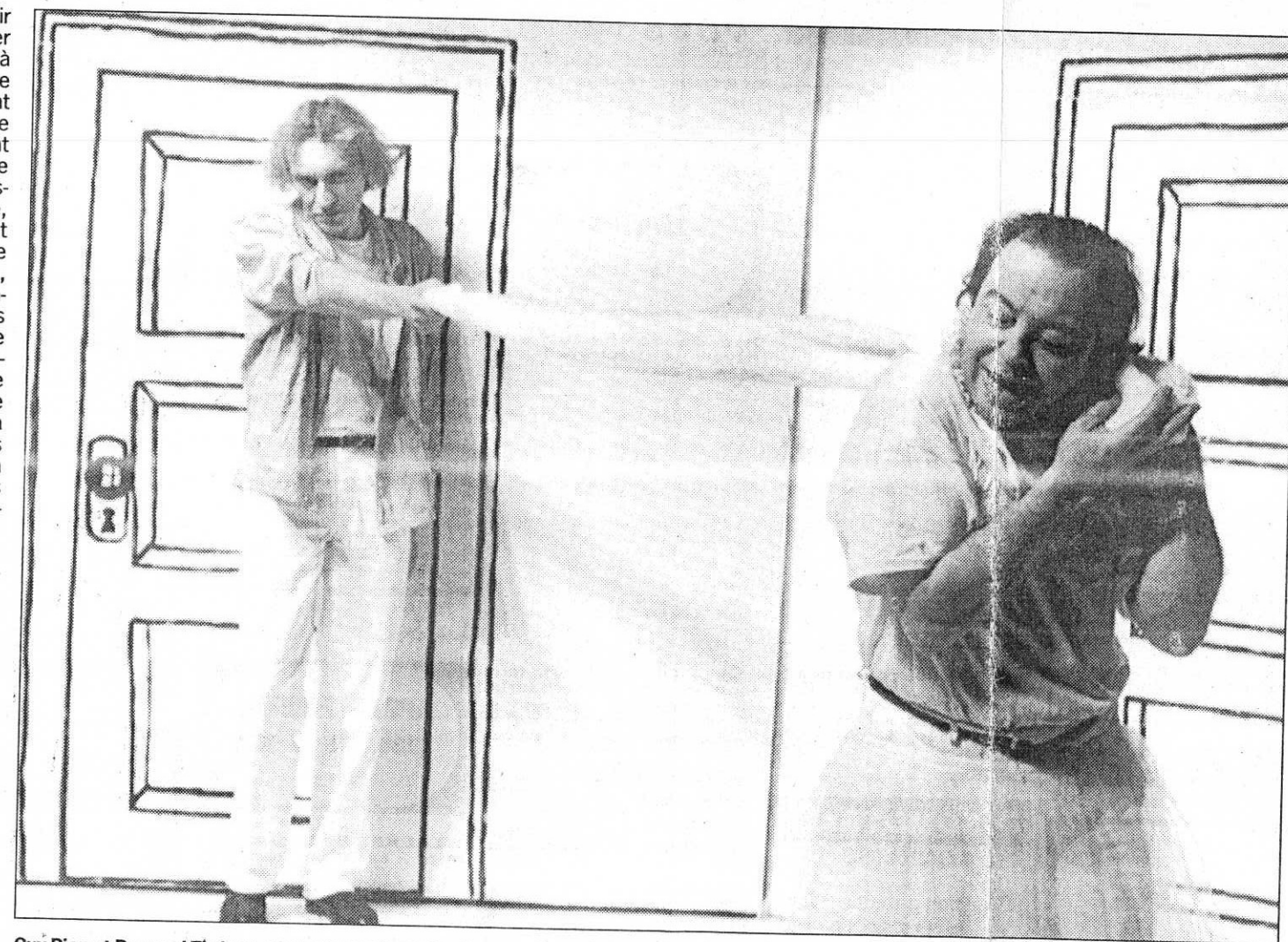
« 26 bis, impasse du Colonel Foisy » par le Centre Dramatique Hennuyer à Charleroi

Du rififi dans la boîte à fantômes

C'est une histoire à dormir debout, ou plutôt à rêver assis. On ne peut l'évoquer qu'à la manière d'un inventaire de Prévert, sauf qu'à chaque point de l'énumération, on se doit de mettre en doute ce que l'on vient d'avancer. Il y a une princesse russe. Comment, une princesse ? En plus, est-ce une femme, puisqu'un homme la joue ? Et existe-t-elle vraiment ? N'est-elle pas plutôt une figure virtuelle, un tigre de papier ? Et les relations qu'elle entretient avec les autres ont-elles l'ombre d'une vraisemblance, puisqu'elle invoque des êtres qui sont de toute manière imaginaires, comme ce Tazio qui apparaît dans « La Mort à Venise » de Thomas Mann ? Mais, porté à l'écran, un garçonnet réel ne lui a-t-il pas prêté ses traits, et le jeune acteur de Visconti n'a-t-il pas à son tour connu un destin des plus romanesques ? On ne sortira jamais de ce tourniquet.

C'est exactement ce que recherche cette pièce du Québécois René-Daniel Dubois, franche digression qui s'autorise du dadaïsme et de l'oulipisme à la Queneau pour fonctionner par citations tronquées et dérivations tous azimuts, qui font que, très tôt, celui qui voudrait tenir fermement un fil de vraisemblance ou de logique se trouve proprement largué. Il a tout intérêt, comme y invita un jour Joyce, à cesser d'être intelligent et à se contenter d'écouter. Dans ce cas, ce n'est pas largué qu'il sera, mais drapé par cette fantaisie pure, qui rappelle qu'au théâtre tout n'est que faux-semblant, illusion d'optique et auditive, et qui, à force de dénoncer les leurres, crée sa propre fascination.

Est-ce parce que l'adresse du titre, « 26 bis, impasse du Colonel Foisy », est réputée être située à Bruxelles, que l'équipe du Centre Dramatique Hennuyer a jeté son dévolu sur ce texte insortable et, littéralement, irrésistible ? La rencontre est, en tout cas, des plus heureuses. Il



Guy Pion et Bernard Tirtiaux : deux tigres de papier dans un décor de lignes claires.

est difficile d'imaginer que des comédiens, metteur en scène, scénographe auraient pu lui rendre mieux justice. Comme si l'œuvre d'un Canadien d'origine bretonne se devait de transiter par le Borinage de Chavée, de Bury et du Daily Bul pour pouvoir se déployer pleinement sur un plateau de théâtre. Le fait est que le spectacle que l'on peut voir actuellement à Charleroi est une fête.

Michel Tanner est entré dans ce moulin à fantômes avec une

bonne foi totale, et un sérieux carquois de trouvailles qui font mouche à tous les coups. L'idée-force de cette mise en scène d'un animateur qui fait ici de brillantes premières armes est de chercher dans le jeu des acteurs, le décor et la bande-son toutes les équivalences possibles de cette exhibition du processus créatif par le texte. L'idée de confier le décor au peintre Jean-François Octave est payante : il a élaboré une sorte de boîte à jouer où les

portes sont simplement dessinées comme sur la page blanche et cependant actionnées électroniquement, où ce qui semblait confiné dans un espace clos ouvre en fait sur un emboîtement infini.

Dans cet espace, Bernard Tirtiaux apparaît comme un diable placide, tour à tour auteur, bourreau, amant, assassin d'un prodigieux Guy Pion, qu'on n'avait jamais vu aussi déchaîné. Avec une virtuosité qui capte le spec-

tateur et le passionné de bout en bout, il change sans cesse de niveau de jeu, passant de la parodie à l'autocritique, et de l'apostrophe au public à l'effusion à un rythme étourdissant. Il est le tigre dans le moteur de cette réalisation d'une parfaite cohérence dans le délire, d'une impavide obstination dans le démasqué.

JACQUES DE DECKER

Salle l'Eden, boulevard de l'Yser à Charleroi, jusqu'au 31 mars.